

# Hubert Faure : "Je sautais d'un trou d'obus à l'autre"

Sur les 177 Français débarqués le 6 juin 1944 sur la plage de Ouistreham (Calvados), ils ne sont plus qu'une dizaine encore en vie. Et une poignée en capacité de témoigner. Hubert Faure, leur doyen, est de ceux-là. Il vient de fêter ses 100 ans chez sa fille à Aix-en-Provence. Son petit-fils qui travaille sur le site de Cadarache l'accompagne aujourd'hui en Normandie où il est invité pour les cérémonies officielles. Pour *La Provence*, il raconte son Débarquement en Normandie.

"Le débarquement commence pour les commandos... le 25 mai 1944. Philippe Kieffer réunit tous les commandos du 1<sup>er</sup> bataillon de fusiliers-marins: "Une tâche très dure nous attend. Il faut s'attendre à 50 % de pertes. Que ceux qui ne le supportent pas partent maintenant". Personne n'est parti. Nous étions heureux d'en découdre avec les Allemands. On était fiers de participer à cette épopée.

"Nous avons embarqué à Plymouth sur deux barges. J'étais sur celle de Kieffer. Il

y avait des centaines de bateaux, chargés d'hommes. Certains attendaient à bord depuis huit jours. Quand ils nous ont vus passer le 5 juin au soir avec nos bérets verts, ils ont compris que le Débarquement était pour le lendemain. Nous avons suivi les chenaux signalés par des balises éclairantes. Toute la nuit, des escadrilles sont passées au-dessus de nos têtes pour bombarder les côtes et l'intérieur de la Normandie. Au petit jour, nous sommes devenus le point de mire des batteries allemandes.

"L'heure H était fixée à 7h21, au moment où la marée était la plus basse. Nous étions mal placés, juste en face du casino d'Ouistreham où étaient installés deux canons allemands. La barge a été touchée. Nous avons été obligés de nous jeter à l'eau avec nos 30 kilos d'armes et de bagages. Je crachais du sang en abondance, la plèvre endommagée, mais je n'étais pas blessé. Sur la plage, une quinzaine d'hommes était déjà tuée ou hors d'état



Hubert Faure, doyen des vétérans français du Débarquement.

/ PHOTO M.T. FUSILIERS-MARINS DE LORIENT

de combattre. On suivait la ligne entre l'eau et le sable, là où il ne pouvait y avoir de mines, jusqu'au lieu de rendez-vous, une ancienne colonie de vacances à environ 1500 mètres. Avec le vent, l'écran de fumée ne durait pas plus de quelques secondes. Nous profitions de cet écran en faisant un bond de 10 à 15 mètres pour passer d'un trou d'obus à l'autre.

"Dans la matinée, on a rencontré les premiers civils qui criaient : "Les Tomies ! Les Tomies !" Ils nous prenaient pour des Anglais. Le cidre était sorti, mais ce que je cherchais, c'était d'arriver le plus vite possible au casino. Au fur et à mesure de notre avancée, j'arrachais des petites pages à un carnet pour informer Kieffer, blessé par un tir de mortier. J'ai conservé ce carnet".

C'est le début d'une campagne de Normandie qui va durer 80 jours.

Patrice MAGGIO

pmaggio@laprovence-presse.fr

À lire : "Le Commando Kieffer : les 177 Français du D-Day", de Jean-Marc Tanguy, éditions Albin-Michel et ministère de la Défense, 29 €